

# La civilisation chrétienne<sup>1</sup>

(suite)

Bossuet considérait l'Empire romain comme prédestiné à servir de lit à la diffusion du Christianisme. Le message évangélique est le troisième apport de la civilisation occidentale, apport infiniment riche, car il absorbe en lui la sagesse hellénique et l'ordre romain. Dès la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, les Pères de l'Église d'Alexandrie ont déclaré que l'Hellénisme est « le propédeutique » du Christianisme. Les philosophes ont joué auprès des gentils le même rôle que les Prophètes auprès du peuple juif: celui d'annonciateurs. À côté de « la preuve hébraïque » de la vérité de la foi par les prophètes et les miracles, il y a lieu de joindre « la démonstration hellénique » par la dialectique; et c'est là l'origine de la philosophie chrétienne et de la théologie spéculative. Et, de même, dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, les Cappadociens, en particulier saint Basile, proclament que, non seulement la philosophie grecque et les sciences profanes doivent servir à l'instruction du chrétien, mais aussi la littérature séculière des Grecs et des Romains; et c'est là l'origine de l'humanisme chrétien, et de l'importance attribuée dans les maisons d'éducation chrétiennes, aux études classiques.

Ce que le christianisme introduit, parmi beaucoup d'autres choses, d'essentiellement nouveau dans la civilisation occidentale, c'est *la distinction du temporel et du spirituel*, fondée sur cette parole du Christ:

« Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu, ce qui appartient à Dieu ».

Toute la civilisation antique, avant le Christianisme, reposait sur *la divinisation de l'État*. Pharaon, le patesi d'Akkad et de Sumur, le cosmocrate babylonien, le Roi des Rois des Perses et des Mèdes est fils de Dieu ou Dieu

1. Voir le *Canada Français*, février 1945.

lui-même. Les empereurs romains sont adorés de leur vivant comme des dieux, *Diï*, par les Provinciaux, et comme des Bienheureux, *Divi*, par les Romains. A mesure que l'Empire s'asiatise, cette distinction même se perd. Dans les cités démocratiques de la Grèce et dans la Rome républicaine, l'État prend une forme plus abstraite; mais la dépendance de l'individu à l'égard de l'État reste la même. Le citoyen appartient, corps et âme, à la Cité. Sa liberté consiste à participer à la gestion de la chose publique, à nommer les magistrats et à voter les lois: c'est une liberté politique; mais il ne jouit d'aucune liberté personnelle. Souverain dans les affaires publiques, il est esclave dans les rapports privés. Les lois règlent les mœurs; l'autorité de l'État s'insinue partout. Le jeune Lacédémonien ne peut visiter librement son épouse. L'ostracisme grec frappe discrétionnairement les citoyens qu'aucune déclaration de droits ne protège. A Rome, les censeurs portent un œil scrutateur dans l'intimité même des familles. On ne peut librement choisir son culte: à Athènes, la plus libérale des Cités grecques, Socrate est condamné à mort sous l'inculpation qu'il adorait d'autres dieux que ceux de la Cité. L'individu est en quelque sorte perdu dans la nation; le citoyen dans la Cité.

C'est cette dépendance absolue de l'individu à l'égard de l'État que le Christianisme a supprimée. Il refuse de déifier l'État dans la personne d'un homme ou d'une classe d'hommes; il n'admet pas que l'origine des familles soit diverse, les unes descendant des dieux ou des héros, ce qui fondait leur droit à commander, les autres descendant de simples mortels, ce qui fondait leur devoir d'obéir. Pour le chrétien, tous les hommes sont fils de Dieu, pareillement rachetés par les mérites salutaires de la passion du Christ, également frères et respectables. De même que le Juif refusait d'adorer Pharaon, Polyeucte refuse de brûler des grains d'encens devant les statues de Rome et d'Auguste déifiés. Au-dessus de la Cité terrestre, il y a la Cité céleste; au-dessus de la loi juridique, il y a la loi morale. L'homme n'est plus l'esclave du maître du jour, il est le serviteur de Dieu. Il a une âme immortelle dont il n'est comptable que par devers Lui. Il a un for intérieur, une conscience inviolable, un jardin secret que nul ne peut enfreindre, et la mystique

chrétienne a entouré d'une triple enceinte le Château de l'âme. Il a un idéal de perfection qu'il doit servir même contre la raison d'État. Le martyr chrétien demeurera, jusqu'à la fin des temps, le prototype du défenseur des droits imprescriptibles de la conscience. De là devaient sortir la liberté religieuse, puis la liberté de penser, la liberté individuelle, la vraie démocratie en un mot.

L'État perd son caractère divin pour devenir une fonction publique. Il fut entendu que les gouvernés n'existent pas pour le caprice des gouvernants; mais les gouvernants pour l'utilité des gouvernés. Il fut entendu que le pouvoir de l'État a ses limites; que le domaine de l'esprit, la science, la religion, la création artistique échappent à sa juridiction. En gagnant son autonomie morale et son indépendance spirituelle, l'Occidental sentit s'éveiller en lui l'esprit critique et le besoin de justice, c'est-à-dire le refus d'accepter les traditions aveugles et les iniquités de ce monde. Si les peuples chrétiens ont découvert, conquis, peuplé la terre; s'ils ont transformé les forces brutes de la nature en des énergies dociles et bienfaisantes; s'ils ont arraché à la nature ses secrets, édifié des théories, construit des systèmes, promulgué des Constitutions et des Codes, paré l'Europe d'incomparables chefs-d'œuvre; s'ils ont poussé jusqu'à ses dernières conséquences le principe de l'égalité naturelle en créant le gouvernement et la société démocratiques, ils le doivent en grande partie à l'insatiable curiosité d'esprit et à l'exigence d'équité qu'a déposés en eux, le génie du Christianisme, et qui contrastent si fort avec le morne fatalisme et l'apathie intellectuelle des Orientaux.

Je me résume. La Civilisation chrétienne est fondée sur la recherche de la vérité scientifique, œuvre de la raison théorique, que l'Occidental doit à la Grèce; sur le respect du droit, œuvre de la raison pratique, que l'Occidental doit à Rome; sur le primat du spirituel, de la loi morale, fondement de l'éminente dignité de la personne humaine, que l'Occidental doit au Christianisme. Ces trois messages sont universels. Isocrate, dans son *Discours panégyrique d'Athènes*, remarque que le terme d'Hellènes désigne moins une race que l'ensemble des peuples qui participent à une même culture, car la raison, dont la Grèce a fait au monde

l'épiphanie, est le propre du genre humain. Aelius Aristide, dans son *Panegyrique de Marc-Aurèle*, déclare :

« Avec vous, tout est ouvert à tous... Etre romain, ce n'est plus être d'une certaine ville, mais de toute une famille. Vous avez constitué l'administration de l'Univers comme celle d'une seule maison ».

Saint Paul écrit dans ses *Épîtres* que le message chrétien s'adresse à tous, aux Gentils comme aux Juifs, aux Barbares comme aux Hellènes, aux esclaves comme aux hommes libres, sans acception de races et de conditions sociales. La civilisation chrétienne est œcuménique.

\* \* \*

C'est cette civilisation qui est aujourd'hui contestée. Les régimes totalitaires la mettent en péril de mort. Comment cela ?

Les Grecs avaient proclamé l'universalité de la raison et l'objectivité de la vérité scientifique: un théorème de géométrie est vrai dans tous les temps et pour tous les esprits. Descartes, inaugurant l'âge classique, avait proclamé à la première page du *Discours de la Méthode* que :

« La puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement « ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes » — et — « d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun... »

Pouvait-on prévoir qu'au XXe siècle l'objectivité scientifique serait réputée une hérésie libérale, une superstition bourgeoise; qu'on parlerait d'une physique allemande, d'une biologie allemande, de mathématiques allemandes; que l'Algèbre supérieure et la théorie d'Einstein seraient rejetées comme le fruit de l'esprit abstrait judéo-chrétien?... Fustel de Coulange et Pasteur avaient proclamé, en 1870, que, si le savant a une patrie, la science n'en a pas: elle est patrimoine indivis de tous les esprits. Pouvait-on prévoir que, dès cette époque, un historien considérable écrirait :

« Il est faux que la science n'ait point de patrie et qu'elle plane au-dessus des frontières, la science ne doit pas être cosmopolite, elle doit être nationale, allemande ».

Dans son numéro de septembre 1932 la revue allemande, *Die deutsche Schule* écrit :

« L'objectivité scientifique, surtout dans l'enseignement de l'histoire, n'est qu'une des nombreuses erreurs du libéralisme ». ... « Ce n'est pas l'homme en général qui s'attaque à l'histoire, mais un Allemand, un Français, un Anglais. L'homme du libéralisme n'est qu'une construction artificielle. En réalité, il est inexistant, il n'y a que les hommes appartenant à une nation, à une race définie ».

On ne peut s'empêcher, en lisant cette nouvelle introduction à la méthode historique, de se remémorer ce que disaient les Anciens et les Classiques. Lucien demandait que l'historien fût « sans patrie » et « sans souverain ». Fénelon exigeait qu'il ne fût d'aucun temps ni d'aucun pays...

Un savant du XVIII<sup>e</sup> siècle pouvait-il prévoir qu'un temps viendrait où les Écoles, les Universités, les laboratoires, la littérature, l'art, la philosophie, la religion même ne seraient plus que des *instrumenta regni*, des moyens de propagande pour endoctriner les esprits et les mettre au service des fins politiques de l'État ?

Marc-Aurèle proclamait que tous les hommes naissent frères, et Ulpien que :

« Par droit de nature, tous les hommes naissent libres et égaux »

Pouvait-on prévoir qu'un Empereur allemand, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la patrie des Grimm, des Lessing, des Goethe, proclamerait :

« Pour moi, l'humanité finit aux Vosges ».

Pouvait-on prévoir qu'au nom de l'ethnographie de la linguistique, de l'anthropologie, dont les résultats sont toujours révisibles et peuvent se retourner contre leurs auteurs, on en viendrait à des guerres zoologiques, faisant regresser l'humanité au niveau des espèces animales ?...

Le Christianisme avait proclamé la distinction du temporel et du spirituel, l'éminente dignité de la personne humaine, contre laquelle la raison d'État ne prévaut pas. Pouvait-on prévoir qu'au XXe siècle on reviendrait à la divinisation de l'État dans la personne d'un Duce ou d'un Führer? Pouvait-on prévoir que l'État totalitaire, comme une sorte de Léviathan, réclamerait non plus seulement l'obéissance passive des corps comme le roi de Prusse, mais l'adhésion joyeuse des âmes, et mettrait les esprits comme les corps en uniformes? Pouvait-on prévoir que toutes les garanties du droit naturel et du droit positif seraient supprimées et qu'au régime de la légalité où chaque individu a son statut juridique, où chaque acte gouvernemental ne peut être accompli qu'en vertu d'une loi préalable selon les principes du droit romain, se substituerait un régime de simple police, où le chef et le juge appartenant au parti au pouvoir deviendraient source unique du droit? Pouvait-on prévoir que les droits naturels de l'individu et de la famille, les franchises des associations professionnelles et culturelles, seraient abolis; toutes valeurs universelles et transcendantes contestées? Que l'État totalitaire, rejetant toutes les traditions de la civilisation chrétienne, répudierait toute règle morale, tout principe juridique, toute norme rationnelle susceptible de limiter ou de guider son action; nierait l'existence de toute obligation de vérité, de justice ou de charité liant tous les hommes indistinctement au nom d'une raison commune et d'un idéal unanime?

\* \* \*

Voilà l'enjeu pour lequel nous nous battons: sauvegarder la civilisation chrétienne, qui seule a une valeur universelle, et hors de laquelle il y a menace de retourner à la mentalité tribale, aux guerres zoologiques, et au despotisme oriental fondé sur la paganisation de l'État et la politisation de la culture.

Or, de cette civilisation chrétienne, la France demeure le modèle le plus accompli. Sa langue est la langue même de la raison. Le goût des idées claires et distinctes, l'aptitude à l'universel, le don de la logique, le sens des nuances

font qu'aucune forme nouvelle de pensée, aucune théorie, aucun style de vie n'est tombé dans le domaine public de l'humanité, depuis la Grèce et Rome, qui n'ait reçu son expression en français et sa consécration à Paris.

Cette précellence nous vient de titres historiques incontestés. Au temps du roi Clovis, baptisé par saint Remi, protecteur et protégé des évêques, loué par le Pape, décoré des insignes proconsulaires par l'Empereur réfugié à Byzance, s'est opérée la transmission des pouvoirs par l'intermédiaire de l'Église chrétienne entre l'Empire Romain et ce qui allait devenir l'Europe moderne. Fille aînée de l'Église, toute pénétrée des souvenirs de la *Romania*, la France est à la tête de la civilisation du Moyen âge. Elle écrit au temps des croisades la *Gesta Dei per Francos*, les actes de Dieu par le bras des Français. Si l'Europe se revêt de la blanche robe des cathédrales, c'est à son image, car la cathédrale, *opus francigenum*, est œuvre française. Paris est la capitale intellectuelle du monde et presque toutes les universités européennes sont des essaims envolés de cette ruche bourdonnante qu'est la colline Sainte-Genève, où accourent en foule et se groupent par quartiers des étudiants de toutes les nations. Ces écoliers parlent de préférence français « parce que la parlure de France est plus délectable et commune à toutes gens ». Lorsque se forment les grands États modernes et les monarchies absolues, nous détenons au temps du Roi-Soleil, avec la maîtrise de la pensée, du style et des armes, le magister suprême de la raison. Racine peut écrire, dans la préface d'*Iphigénie*, que le succès de son théâtre prouve que « le bon sens ou la raison étant les mêmes dans tous les siècles, le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes ». L'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, est une Europe française. A Postdam, dans sa bibliothèque de bois clair, le grand Fritz ne possède que des livres français et les principicules allemands singent le faste de la cour de Versailles...

L'Europe romantique des nationalités réagit. Mais toujours la France, continue à détenir l'autorité morale suprême: elle est l'espoir des peuples opprimés qui aspirent à leur libération, parce qu'elle a proclamé comme une trompette de Jéricho sonnante la chute des Bastilles, les droits

de l'homme contre le pouvoir discrétionnaire de l'État et le droit des peuples contre le droit de conquête et le joug étranger. En 1914-18, la France prend la tête de la croisade contre les entreprises de la Barbarie renaissante. Dans le charnier de Verdun revit le croisé de saint Louis et le soldat de l'an II. Mais, cette fois, elle a fait un sacrifice démesuré, une libation trop excessive de son sang princier. Si elle est vaincue sur les champs de bataille de 1940, c'est que, mal secondée par ses Alliés naturels qui n'ont cessé de dénoncer à tort son impérialisme et de renforcer l'« Éternelle Allemagne », elle a pris une part trop grande de risques après avoir pris une part trop grande de sacrifices.

Or, prenons garde. Comme le disait un jeune auteur italien, Leo Ferrero, Paris est le dernier modèle de l'Occident, sans Paris, nous ne vivrions bientôt plus que de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase brisé. La cause de la France, c'est la cause de la civilisation occidentale, de la civilisation chrétienne, c'est la cause de l'Humanité...

LOUIS ROUGIER

*Professeur à la Faculté de Lettres de Besançon.*

## Les livres

Jacques BAINVILLE. *L'Allemagne*, 2 vols. de 300 pages chacun. Éditions Variétés, 1410 rue Stanley, Montréal.

Bainville avait connu et aimé l'Allemagne ancienne. Mais il a vite découvert que l'Allemagne moderne est une nation de proie. Se défendre contre elle est pour le monde une nécessité de fait. Bainville a vu dans la révolution hitlérienne la suite logique d'un passé où le compromis a trop joué en politique française. Sur l'Allemagne d'autrefois et l'Hitlerie d'aujourd'hui qui a conduit le monde à la catastrophe, Jacques Bainville a des pages admirables de pénétration et de pressentiments prophétiques. Il nous livre ses considérations en un recueil impressionnant d'articles de journal, toujours clair, toujours humain, toujours français.

Bel ouvrage accessible à tous ceux qui ont quelque souci de vérité historique.

C. R. Y.